

Courant de pensée originaire de la Silicon Valley qui souligne la capacité des nouvelles technologies à résoudre les grands problèmes du monde, comme la maladie, la pollution, la faim ou la criminalité. Le [solutionnisme](#) est une idéologie portée par les grands groupes internet américains qui façonnent l'univers numérique. Lors de l'édition 2008 du festival South by Southwest, Mark Zuckerberg, fondateur de Facebook, déclarait : « *Le monde étant confronté à de nombreux enjeux majeurs, ce que nous tentons de mettre en place en tant qu'entreprise, c'est une infrastructure sur laquelle s'appuyer pour en dénouer un certain nombre.* » Dans le même esprit, Eric Schmidt, président exécutif de Google, annonçait lors d'une conférence en 2012 : « *Si nous nous y prenons bien, je pense que nous pouvons réparer tous les problèmes de monde.* »

En 2015, 4,9 milliards d'objets connectés seront actifs, 30 % de plus qu'en 2014 selon l'institut Gartner, dont 2,9 milliards seront utilisés par les consommateurs. Entièrement connectée, l'humanité parviendrait ainsi à éradiquer les maux dont elle souffre. Les technologies numériques sont désignées comme les instruments de lutte contre l'obésité, l'insomnie, la faim ou le réchauffement climatique. Aujourd'hui l'enseignement en ligne, l'automesure (*quantified self*) avec des capteurs portés sur soi ([wearable technologies](#)) ; demain, les villes et les maisons « intelligentes », seront gérées par des outils numériques qui permettront la capture, le suivi, l'enregistrement et l'analyse de nos vies, lesquelles ainsi quantifiées, pourraient être améliorées. Le [Big data](#) servira à prévenir les épidémies comme à faire disparaître la criminalité. La voiture sans conducteur réduira à zéro le taux de mortalité sur les routes. En développant sa Google Car, le géant de Mountain View est parvenu à fédérer un grand nombre de constructeurs automobiles au sein de l'OAA (Open Automotive Alliance) afin d'équiper les futures voitures autonomes de son système d'exploitation Android, prenant ainsi le contrôle de l'ensemble des données liées à la conduite. « *Qui du conducteur ou de la voiture conduira l'autre d'ici cinq à dix ans ? Qui du constructeur automobile ou de la World Compagny internet prendra alors le volant, en conduite autonome ou accompagnée ?* » résume le journaliste Jean-Christophe Féraud (*Libération* 17 novembre 2014).

Pourfendeur de cette vision technophile du progrès, le chercheur et essayiste Evgeny Morozov, installé aux Etats-Unis, est l'auteur d'un ouvrage intitulé *To Save Everything, Click Here. The Folly of Technological Solutionism* (PublicAffairs, United States, mars 2013, traduit en français aux éditions FYP, septembre 2014). Il nous invite à ne pas sous-estimer l'impact de cette croyance en l'omnipotence de la technologie. Se défendant d'être technophobe, Evgeny Morozov entend énumérer les risques d'une vision simpliste des nouvelles technologies. « *L'ennemi n'est pas la technologie, précise-t-il, mais plutôt la résolution des problèmes, romantique et révolutionnaire, que l'on voit en elle.* » Autrement dit, le danger du [solutionnisme](#) réside dans un examen à la fois superficiel et à court terme des problèmes : « *Les solutionnistes, en voulant résoudre le problème, le tordent d'une façon si lamentable et inhabituelle que lorsqu'ils en viennent à bout, il est devenu une tout autre chose.* » Laisser au bon soin des algorithmes tous les aspects de l'existence revient à abandonner d'autres considérations économiques, sociologiques et politiques influant sur la prise de décision au seul bénéfice de la technologie. Pour les adeptes du [solutionnisme](#), la définition d'un problème passe par sa résolution technologique, sans s'attaquer aux

causes réelles et en faisant le plus souvent table rase des pratiques antérieures.

Mieux informés sur nous-mêmes que nous le sommes grâce au [Big data](#), les outils intelligents guideront demain nos vies. Certes, ils nous faciliteront la tâche, mais ils réguleront aussi nos comportements, estompant notre faculté à réfléchir à nos actes et nous privant de notre libre-arbitre. Pour prendre un exemple de *quantified self* bien décrit par Evgeny Morozov, les fourchettes « intelligentes » dictent un régime alimentaire approprié pour une meilleure santé, mais les manquements et les travers de l'industrie alimentaire s'en trouvent inchangés. L'individualisation de l'information – c'est-à-dire l'éditorialisation de contenus pour des publics spécifiques – sera d'une grande efficacité marketing, mais elle effacera peu à peu le rôle de socialisation et de fenêtre sur le monde tenu par les médias. De même la distribution de tablettes aux élèves ne répondra pas à la nécessité d'enseigner l'informatique dans les écoles. Et à propos de la voiture connectée, Jean-Christophe Féraud remarque que « *le paradoxe, c'est qu'en devenant smart, la voiture, symbole d'évasion, d'autonomie et de liberté, va concourir un peu plus à l'infantilisation de l'Homo numericus* ».

En 2011, Eric Schmidt, expliquait à des étudiants du MIT (Massachusetts Institute of Technology) : « *Quand on évoque la technologie, il ne s'agit plus vraiment de logiciels et de matériels, mais plutôt de l'utilisation qui est faite de cette énorme quantité de données amassées dans le but de rendre le monde meilleur.* » D'abord, la pertinence des applications créées à partir de la compilation de milliards de données ([Big data](#)) est fonction des objectifs préalablement définis pour construire les algorithmes. Mais il n'en reste pas moins que tout n'est pas programmable. Les questions d'intérêt général (la santé, les transports, l'énergie, la sécurité, l'éducation, l'information...) appellent en priorité une réponse politique, collective, non lucrative, au lieu d'une solution technologique, individuelle et rentable. « *Atteindre une perfection technologique sans se préoccuper de la subtilité de la condition humaine et sans tenir compte du monde complexe des usages et traditions pourrait bien ne pas en valoir le prix* » : tel est le plaidoyer anti-[solutionnisme](#) d'Evgeny Morozov.

Tandis que « *le terme "internet" signifie tout et n'importe quoi* », écrit le chercheur, « *on pense donc que l'internet possède une essence profonde, une logique propre, une téléologie, et que cette nature se déploie rapidement sous nos yeux. Nous n'avons plus qu'à observer en retrait que l'internet se gère lui-même, et nous par la même occasion* ». A l'instar du [transhumanisme](#), l'autre idéologie répandue dans la Silicon Valley qui ambitionne d'améliorer la condition humaine ([voir La REM n°26-27, p.50](#)), le [solutionnisme](#) est porté par le « webcentrisme » défini par Evgeny Morozov comme étant la fascination qu'exerce l'internet considéré comme un modèle dont les règles intrinsèques seraient applicables à la société tout entière. « *La Silicon Valley tenterait de tous nous enfermer dans un carcan numérique, en faisant la promotion de l'efficacité, de la transparence, de la certitude et de la perfection, et en éliminant par extension leurs pendants diaboliques : les tensions, l'opacité, l'ambiguïté et l'imperfection, explique Evgeny Morozov. L'imperfection, l'ambiguïté, l'opacité, le désordre et l'occasion de se tromper, de faillir, de commettre des erreurs sont autant d'éléments constitutifs de la liberté de l'homme, et toutes*

*tentatives destinées à y mettre fin constituent une atteinte à cette liberté. » Pour conclure ainsi : « Si nous ne parvenons pas à trouver la force ni le courage d'échapper à la mentalité de la Silicon Valley – alimentant la plupart des quêtes actuelles d'une perfection technologique –, nous risquons de nous retrouver avec une politique dépourvue de tout ce qui la rend souhaitable, avec des humains ayant perdu leur capacité innée de raisonnement moral, avec des institutions culturelles moroses – si ce n'est moribondes – qui ne prennent aucun risque et ne se soucient que de leurs résultats financiers et, plus terrifiant encore, avec un environnement social parfaitement contrôlé qui rendrait toute contestation non seulement impossible, mais également inconcevable. » Dans la mouvance solutionniste, l'annonce faite en octobre 2014 par les groupes Facebook et Apple d'offrir à leurs employées le financement de la congélation d'ovocytes ne constitue-t-elle pas le plus bel exemple de raccourci futuriste au problème de l'absence de parité dans le secteur de la *high-tech* aux Etats-Unis ?*

« *Pourquoi ne savons-nous pas résoudre les grands problèmes ?* » s'interrogeait Jason Pontin, rédacteur en chef de *MIT Technology Review* dans un éditorial daté d'octobre 2012. L'absence d'intérêt des acteurs du capital-risque pour les technologies s'attaquant aux grands problèmes de société (santé, énergie...), sans rentabilité immédiate, n'est pas la seule explication. Jason Pontin avance trois raisons supplémentaires. Premièrement, le pouvoir de l'économie de marché l'a emporté sur celui de nos institutions (les énergies fossiles restent moins chères que les énergies renouvelables). Deuxièmement, certains problèmes résistent à la technologie car ils ont avant tout une origine politique (l'amélioration des rendements agricoles, du stockage et du transport n'endiguent pas la famine qui est une crise politique, comme l'a démontré Amartya Sen, économiste lauréat du prix Nobel en 1998). Enfin, certains problèmes restent incompris donc sans solution possible (la maladie d'Alzheimer par exemple, fléau des pays développés). « *Il n'est pas vrai de dire que nous ne pouvons pas résoudre les grands problèmes par la technologie : nous le pouvons. Mais tous ces éléments doivent être pris en compte : les dirigeants politiques et le public doivent vouloir résoudre le problème, nos institutions doivent soutenir les solutions, il doit réellement s'agir d'un problème technologique et nous devons le comprendre* » explique Jason Pontin.

Dans un entretien accordé au journal *Le Monde* en août 2013, Étienne Klein, physicien au CEA (Commissariat à l'énergie atomique) et professeur à l'Ecole centrale, s'exprimait en ces mots à propos du progrès scientifique : « *Contrairement à ce qu'ont cru nos prédécesseurs, le nombre de problèmes ne diminue pas, il croît même à mesure que les sciences et les techniques progressent. Le progrès n'est donc plus appréhendé comme un soulagement mais plutôt comme un souci, une inquiétude diffuse. [...] [C'est] la fin de la période, longue de trois ou quatre siècles, au cours de laquelle le projet scientifique apparaissait enchâssé dans un projet de civilisation. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, non pas parce que la science aurait trahi (elle n'a jamais rien promis), mais parce que nous n'avons plus de projet de civilisation ! Un premier symptôme de cette évolution est que toute innovation est désormais interrogée pour elle-même, et non plus en fonction d'un horizon plus général, configuré à l'avance, qu'elle permettrait d'atteindre ou d'entrevoir.* »

Le solutionnisme, comme le transhumanisme, ces ambitieux projets issus de la Silicon Valley, ne s'érigent-ils pas eux-mêmes en projets de civilisation ? A travers des exemples de « *smartification* » de la vie quotidienne, Evgeny Morozov décrit précisément ce qui s'apparenterait à un changement de société dû à l'omniprésence des technologies numériques. De multiples objets, y compris les plus répandus, vont réglementer nos comportements : une application bloquant automatiquement la fonction SMS d'un conducteur au volant, un système de reconnaissance faciale permettant le démarrage d'une voiture par son seul propriétaire, des routes sur lesquelles le trafic, l'itinéraire et la vitesse sont régulés automatiquement ou encore une « Safeguard Germ Alarm » pour ne pas quitter les toilettes publiques sans se laver les mains... De même, des systèmes veilleront au respect des lois comme Redditometro, logiciel anti-fraude fiscale testé par l'administration italienne pour comparer les dépenses des citoyens à leur déclaration de revenus. Dans un article intitulé « *The rise of data and the death of politics* » paru dans The Observer en juillet 2014, le chercheur dénonce l'émergence d'un nouveau type de gouvernance baptisée « *la réglementation algorithmique* » et s'interroge sur la place qu'occuperont à l'avenir les gouvernements. Il cite le philosophe italien Giorgio Agamben s'interrogeant sur le changement de paradigme dans la notion de gouvernement « *qui veut que la relation hiérarchique traditionnelle entre causes et effets soit inversée, de sorte que, au lieu de gouverner les causes - une entreprise difficile et coûteuse - les gouvernements tentent simplement de contrôler les effets* ».

Sources :

- « Pourquoi ne savons-nous pas résoudre les grands problèmes ? », Hubert Guillaud, InternetActu.net, 13 novembre 2012.
- « La technologie est-elle toujours une solution ? 1. Le biais de l'internet-centrisme ; 2. Le risque du [solutionnisme](#) », Hubert Guillaud, InternetActu.net, 27 et 28 mars 2013.
- « Le progrès n'est plus vu comme un soulagement, mais comme un souci », interview d'Etienne Klein, propos recueillis par Yann Verdo, *Les Echos*, 28 août 2013.
- « La prise de pouvoir des données et la mort de la politique », Evgeny Morozov, article publié dans *The Observer* le 20 juillet 2014, traduction Guy Weets, blog de Paul Jorion, pauljorion.com, 25 août 2014.
- *Pour tout résoudre cliquez ici*, Evgeny Morozov, Editions FYP, septembre 2014.
- « La Silicon Valley peut-elle sauver l'humanité ? », Benoît Georges, *Les Echos*, 22 octobre 2014.
- « Google indique son chemin aux constructeurs », J-P.L, supplément ECOFUTUR, *Libération*, 17 novembre 2014.
- « Smartmobile », Extension du domaine de l'éco, Jean-Christophe Féraud, supplément ECOFUTUR, *Libération*, 17 novembre 2014.
- « Morozov : "la solution n'est pas technologique, mais politique" », propos recueillis et traduits par Laetitia Strauch-Bonart, *Le Point*, 11 décembre 2014.